

# VILLE ET UNIVERSITÉ : L'EXPÉRIENCE LIÉGEOISE

ULg & Ville

Pour comprendre le pourquoi et le comment du Sart Tilman, il suffit d'imaginer ce que serait devenu ce site sans l'installation de l'Université: les historiens aiment les « uchronies », ces reconstructions en forme de scénarii imaginaires qu'ils élaborent en extrapolant sur ce qui serait advenu si un fait historique n'avait pas eu lieu (par exemple: si Napoléon avait gagné à Waterloo...).

Il est probable que sans la présence de l'Université, le massif du Sart Tilman serait devenu un banal lotissement comme il en existe tant dans nos territoires périurbains et ruraux et qui rongent nos campagnes et nos paysages. Au mieux, peut-être, aurions nous eu un « lotissement de luxe », comme celui du Bois de Rognac tant sont grandes les qualités paysagères et naturelles du site et sa grande proximité avec la ville. Quoiqu'il en, soit selon toutes vraisemblance, le site aurait été privatisé.

En effet le Sart Tilman a eu la chance d'être préservé pendant toute la phase d'intense industrialisation-urbanisation des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Tandis que dans la vallée, une vaste conurbation à caractère industriel se développait, l'éperon du Sart Tilman demeurait intact, parce que peu accessible. C'est à partir des années '30 et de la création de la route du Condroz que des opportunités d'urbanisation apparaissent et

PIERRE FRANKIGNOULLE

d'ailleurs, un promoteur ne s'y trompe pas : Bernheim achète des terrains à différentes familles de la noblesse liégeoise en vue de « réunifier le territoire ».

Après la Seconde Guerre mondiale, les appétits se précisent, les stratégies s'affinent et les acteurs dévoilent leur cartes : les promoteurs, bien sûr mais aussi les communes (Angleur par exemple, qui se sent à l'étroit dans son fond de vallée et verrait bien une extension de son aire d'habitat vers le plateau ; il en est de même pour la commune d'Ougrée), les administrations (et il faut souligner ici la clairvoyance et l'intransigeance d'un Victor Bure à la tête de la toute jeune administration de l'urbanisme et qui entend bien tout mettre en oeuvre pour que le site ne se transforme pas en « manteau d'Arlequin »), les milieux de la préservation de la nature qui, eux, militent pour le maintien en l'état du massif forestier et pour son ouverture au public à des fins de délasserment en référence explicite à la forêt de Soignes à Bruxelles. Ces derniers seront d'ailleurs appuyés par une personnalité de poids : le Gouverneur de la Province, Pierre Clerdent, qui, en 1956 prononcera un discours marquant en vue de soustraire le Sart Tilman aux appétits privés, parlant de « forêt protectrice ».

Lorsque l'université apparaît dans ce jeu (à l'instigation du Groupe l'Equerre qui planche sur le devenir urbanistique de la région), elle le fait donc dans un contexte d'extrême sensibilité, et ce contexte va influencer la manière dont elle va concevoir son implantation et le degré d'ouverture de « son » domaine au public non universitaire.

Pour l'Université, le Sart Tilman est une opportunité presque inespérée. Son histoire urbaine a été rythmée depuis sa création en 1817 par une course permanente à l'adéquation optimale des enseignements et des locaux.

### Trois phases avant le Sart Tilman

Différentes phases sont à pointer : les débuts dans le site d'un ancien couvent et l'appropriation plus ou moins satisfaisante de bâtiments non conçus pour l'enseignement (pour ce type de bâtiments, les italiens parlent de *contenieri*). C'est l'actuel « XX-Août » qui prendra le visage qu'on lui connaît aujourd'hui dans la seconde phase.

Une deuxième phase (durant les années 1880-1895) qui voit l'érection d'immeubles enfin conçus selon des exigences

programmatisées relevant de disciplines scientifiques en plein essor et souvent, d'ailleurs, ces immeubles sont construits sur le modèle allemand d'où vient ce renouveau scientifique (par exemple l'Institut d'Anatomie de la rue des Pitteurs est presque un copier-coller de celui de Breslau). Ce sont les « monuments de la science » qui parsèment le tissu urbain et qui, aujourd'hui encore portent le témoignage d'une vitalité scientifique incarnée par des grands noms de l'Alma Mater. Cette phase clôt un débat qui a agité l'opinion publique et les milieux politiques liégeois et qui concernait un possible regroupement de toute l'institution sur le site du Jardin botanique. C'est le mythe de la reconstruction, perpétuel serpent de mer du débat urbain alimenté par différentes commissions universitaires, dont une, dans la décennie 1870, avait envisagé un regroupement sur le site des actuelles Terrasses.

Au lieu de quoi, cette phase des années 1880-1895 voit émerger une configuration que l'on pourrait qualifier de « dissémination par pôles » : Zoologie, Anatomie, Physiologie en Outremeuse, Pharmacie et Botanique au Jardin botanique, Institut Montéfiore rue Saint-Gilles, Astronomie à Cointe, Bavière, refonte du site central (avec l'érection du bâtiment central en 1892, architecte Demany).

La troisième phase marquante est celle du Val Benoît : une ensemble qui « signe » et confirme l'émergence à Liège d'une modernité architecturale en plein accord avec les exigences de l'enseignement et de la recherche et donne à la ville un ensemble d'une rare qualité et où il faut pointer en particulier trois éléments : l'Institut de Génie Civil sur le quai Banning (arch. J.Moutschen, actuellement en rénovation par Baumans-Deffet) l'Institut de Chimie et la fantastique centrale thermodynamique que l'on doit à l'architecte Charles Duesberg (1932).

À noter que la localisation du site, le Val Benoît, qui se trouve à la limite des zones péri-centrales liégeoises et de la banlieue industrielle indique par elle-même que, désormais, toute extension doit se porter à une certaine distance du centre de la ville, tant l'urbanisation a progressé : les opportunités de développement dans le centre sont désormais limitées.

Entre la fin du conflit mondial et le début des années '60, diverses commissions élaborent des plans de redéploiement de l'Université, mais comme nous venons de l'indiquer, les opportunités sont rares dans les zones centrales.

## Le Sart Tilman

La quatrième phase est assurément la plus marquante: c'est l'installation de l'université sur le plateau du Sart Tilman et la concrétisation de ce rêve longtemps caressé: la reconstruction totale de l'Université.

Le climat de la fin des années 1950 est très porteur: c'est celui d'une expansion économique et de la définition de la science comme moteur de progrès sociétal.

Pour ce chantier inédit dans le contexte belge, l'Université va mettre en place une organisation très huilée, s'appuyant soit sur ses propres services, soit sur des compétences extérieures. Services internes: elle mobilise enseignants et chercheurs pour poser le diagnostic sur l'état réel du couvert végétal afin d'aider à la définition des zones bâtissables. Les résultats de ces études sont consignés dans les trois volumes des *Cahiers du Sart Tilman*. Services extérieurs: l'appétit de certains professeurs s'annonçant énorme, attitude compréhensible au vu du récent passé de pénurie de locaux, il faut «objectiver» les demandes et c'est pourquoi il est fait appel pour établir la programmation à un bureau hollandais spécialisé dans les programmes universitaires (le BSB). Mais c'est surtout dans la conduite du chantier que Dubuisson va s'investir fortement en réclamant, puis en obtenant (en 1960) la maîtrise de l'ouvrage qui va permettre de piloter le chantier en disposant d'une grande autonomie. Quelques mois après l'achat des premiers 172 ha au Sart Tilman, cette loi est ressentie à Liège comme une véritable conquête et le cri de victoire de Marcel Dubuisson en est l'aveu: «*Nous avons vécu sept ans braqués sur cet objectif(...). Notre Université s'est libérée de contraintes qui lui pesaient comme des chaînes. Nous allons repartir avec un nouvel élan vers un avenir qui nous appartiendra dans une grande mesure. C'est le matin d'une ère nouvelle. Nous sommes résolus à ce que ce soit une ère d'épanouissement*»<sup>1</sup>.

Deux personnalités vont émerger: Dubuisson, bien sûr, qui pilote tout l'aspect institutionnel, le lobbying, et Claude Strebelle, qui prend en charge l'aspect urbanistique et architectural de l'opération. Il s'entoure de plusieurs architectes, les uns confirmés (le prestigieux Henri Lacoste, par exemple), les autres plus jeunes et à l'aube d'une carrière qui va les mener à une certaine renommée: citons Charles

Vandenhove (43 ans), André Jacquain (49 ans), ou encore Roger Bastin (47 ans). Malgré leur relative jeunesse, plusieurs d'entre eux se sont déjà frottés à des programmes complexes (théâtres, gares, hôpitaux...) et l'on sait que beaucoup de bâtiments universitaires devront répondre à des exigences complexes.

Quant à l'évolution du chantier dans les 10 premières années (durée qui avait été initialement prévue pour effectuer le transfert total), deux phases sont à épinglez: la première est assez favorable (1961-1967): elle voit l'érection des premiers bâtiments (homes, restaurant, faculté des Sciences), et de l'infrastructure (routes, Centrale de Commande, Chaufferie). Elle se termine avec un «moment fort»: le 6 novembre 1967, l'inauguration du site, en présence du roi. La seconde phase (1967-1971), est plus délicate du point de vue des financements: le bon déroulement du chantier se heurte à la concurrence d'autres projets: Louvain-la-Neuve, l'essaimage des institutions universitaires (Mons, Courtrai, Anvers, etc.). Opposé à ces mesures, Dubuisson démissionne de ses fonctions de recteur en mars 1971. De surcroît, un régime normatif qui restreint les marges de manœuvre est imposé par l'Education Nationale: la détermination «objectivée» de surfaces selon les disciplines enseignées et la fixation des financements afférents.

Deux éléments supplémentaires vont venir perturber les plannings établis en 1961: l'installation de l'hôpital, non prévue au départ, et l'incorporation à l'ULg de l'École vétérinaire de Cureghem (Anderlecht) d'abord institutionnelle puis «physique» avec son transfert vers le Sart Tilman. Initialement, l'hôpital devait se développer dans son quartier d'origine à Bavière, mais il est vite apparu que les expropriations nécessaires à son développement allaient être très coûteuses et il est donc décidé d'installer le nouvel hôpital universitaire au Sart Tilman: c'est, en soi, un «chantier dans le chantier». Il ne sera inauguré qu'en 1985 et est considéré comme un des plus beaux hôpitaux du monde (arch. Charles Vandenhove): la verrière est classée et de nombreuses œuvres d'artistes majeurs de la scène internationale accompagnent le bâtiment.

Deux craintes avaient été émises dans différents milieux au tout début de l'aventure, et l'Université a constamment cherché à y répondre: d'abord, pour conjurer le syndrome de la «tour d'ivoire» généralement associé aux universités, elle va s'appliquer

1. DUBUISSON M., Mémoires, op.cit. p.187.

par divers partenariats à ouvrir au maximum le domaine aux populations non universitaires : par des équipements sportifs et de loisir très fréquentés par les liégeois.

Ensuite, face à la crainte de voir une dégradation du cadre naturel, différents dispositifs vont permettre une intégration très étudiée : les immeubles et infrastructures seront installés sur le couvert forestier le plus dégradé, et un effort particulier sera fait pour atténuer la rigueur de certains immeubles par un traitement végétal soigné de leurs abords.

Les différents ralentissements, la « crise urbaine » des années 1980 (dette communale, perception d'un appauvrissement de l'hyper-centre, nombreux chantiers en rade) vont conduire à une décision majeure, en 1989 : le maintien de trois ensembles importants au centre de la ville : l'administration, la Faculté de Philosophie et Lettres et surtout, symboliquement, le Rectorat.

Finalement, relire ces deux siècles de l'Université dans sa ville conduit à accorder une importance primordiale à la chronologie des faits et des décisions et à toutes ces ironies dont l'histoire est parsemée : par exemple si l'Université s'était installée pour l'essentiel au Jardin Botanique dans les années 1880-1890, l'évidence d'une reconstruction 70 ans plus tard n'aurait sans doute pas pris autant de force. Ou encore : si le transfert vers le Sart Tilman avait été réalisé en 10 ans (1961-1971), comme initialement planifié, les installations centrales seraient devenues une immense friche urbaine (il était d'ailleurs à ce moment question d'y transférer les extensions du Ministère de la Justice) et, sans doute, n'y aurait-il pas la tentation du retour au centre à laquelle nous assistons aujourd'hui : elle serait tout simplement « hors propos ».

Les historiens de l'art qui ont étudié l'évolution de l'architecture du domaine universitaire du Sart-Tilman ont identifié trois grandes phases. Outre les considérations stylistiques qui traduisent les évolutions de la pensée sur l'architecture, ces phases sont le résultat d'éléments contextuels liées au mode d'organisation du chantier : exigences des programmes et des différentes « clientèles », modes de passation des marchés, contraintes d'entretien et de maintenance, données budgétaires, action des organes chargés de la politique immobilière.

La première période architecturale, d'une dizaine d'années (1965-1975), est la plus faste en termes budgétaires, et voit s'ériger essentiellement deux types de

bâtiments : ceux de l'infrastructure technique, sociale et communautaire, et ceux destinés à la recherche et à l'enseignement dans les disciplines scientifiques « dures » (Chimie, Physique, Botanique). Ils sont conçus sur la base d'une programmation modulaire et s'inscrivent dans le contexte du Modernisme architectural : volumes simples, toitures plates, utilisation du béton et absence d'ornementation. Leur caractère massif (par exemple, le bâtiment des licences-recherches de Chimie, vaste parallélépipède de 72 m de long) a pu apparaître au début en contradiction avec le principe d'intégration à la nature. Toutefois, celle-ci a repris ses droits : d'une part par le recouvrement végétal des bâtiments, d'autre part par l'aménagement des abords (point crucial selon Strebelle), qui a permis d'établir une continuité entre l'architecture et la nature.

Le deuxième volet de cette première phase concerne les bâtiments à vocation communautaire. Ils moins dépendants d'une programmation « scientifique » et modulée, et sont avant tout empreints de la personnalité des auteurs de projet, en particulier d'André Jacquain, qui, avec les homes pour étudiants et le restaurant signe deux bâtiments dont le style se situe entre brutalisme et expressionnisme. Claude Strebelle, quant à lui, obtient une intéressante synthèse entre forme et fonction (Centrale de chauffe et Poste central de Commande).

La seconde période identifiée par les historiens de l'art s'étend du milieu des années '70 à 1985, c'est-à-dire à la fin de la mission de Claude Strebelle. Les deux interventions les plus marquantes, le bâtiment de la Faculté de Droit et celui de la Psychologie manifestent une très ferme intention de se tourner vers une architecture « villageoise ». Outre les impératifs d'adaptation au relief dans le cas de ces deux bâtiments, il y a une inflexion architecturale manifeste : les volumes se morcellent, les toitures s'inclinent, la brique apparaît (en Psychologie).

Si l'adoption d'un « style villageois » peut être lue comme une réaction à la rigidité des premiers Instituts, il en va de même avec l'apparition au Sart Tilman du courant postmoderne représenté par les Centres sportifs et d'hébergement du Blanc Gravier de Bruno Albert (1985).

La troisième phase architecturale commence au milieu des années 1980. Elle est marquée par un contexte budgétaire moins favorable, par la fin de la mission de Strebelle et son remplacement par Jean Englebert (1985-1994), par la décision de 1989 (maintien d'un ancrage au centre

urbain) et par les chantiers de rénovation des bâtiments universitaires au centre de la ville, en vertu précisément de cette décision de 1989.

Une dotation des pouvoirs publics de 1991 permet de planifier plusieurs ouvrages importants, mais on ne retrouvera pas les moyens financiers des années '60.

Pour cette dernière période, il est difficile de déceler une évolution architecturale précise, sinon celle allant vers une « simplification ». Les raisons en sont principalement budgétaires. Elles influencent les programmes et les procédures de marché: prise en compte des coûts de maintenance des bâtiments (qui conduit à faire souvent recouvrir le béton par des matériaux faciles à entretenir), recours à des procédures d'appel d'offres, réduction du personnel « maison » affecté à la politique immobilière. Cette « simplification » peut aussi être vue comme réaction à la complexité des immeubles de la seconde période.

### L'université à Cointe?

Comme d'autres universitaires liégeois, Jules Duesberg a fait le « voyage aux Etats-Unis », et il en est revenu fasciné par la formule du campus « à l'américaine ». En décembre 1946, il fait acquérir par l'Université une propriété de près de 10 ha située dans le quartier de Cointe, sur les hauteurs de la ville. En 1947, le Recteur, H. Fredericq annonce des projets grandioses sur ce site et deux mois plus tard, l'architecte Georges Dedoyard établit un avant-projet et réalise une maquette qui sera montrée au public. On prévoit de procéder au regroupement des principales installations (Administration, Salle académique, Bibliothèque centrale, Facultés de Philosophie et Lettres, de Droit, et des Sciences) mais sans y adjoindre pour autant la Botanique et la Zoologie, qu'on pense plutôt installer un peu plus loin, le long du boulevard Kleyer, en face d'un nouveau Jardin botanique. Dans le parc des Dames du Sacré-Cœur (du côté de l'actuelle Plaine des sports communale), il est prévu d'ériger une cité universitaire pour un millier d'étudiants. Ce projet est évalué à 782 millions de francs, dont 22 en expropriations. Mais il ne permettra pas de réaliser des extensions futures, et c'est la raison pour laquelle il est abandonné. Il semble aussi que la manière de procéder de Dedoyard ait indisposé le corps professoral: l'architecte a réalisé une maquette sans avoir établi une programmation.

### La commission des bâtiments de 1949

En 1949, une *Commission des bâtiments universitaires* rend un rapport où est égrenée la litanie des maux déjà connus: trop grande dispersion des bâtiments au sein des mêmes disciplines, vétusté de certains immeubles, mauvaise coordination au sein des mêmes Instituts.

Elle détermine ensuite deux grandes options: la concentration en un seul lieu, ou les groupements en plusieurs pôles. La première, qualifiée de « *conception radicale* », est surtout pratiquée aux Etats-Unis.

Il faut s'arrêter sur les raisons qui poussent cette commission à rejeter cette solution, dix ans avant les premiers achats au Sart Tilman: le coût budgétaire, les délais de réalisation, l'impossibilité de transférer l'hôpital en dehors de l'agglomération, la difficulté d'abandonner des installations assez récentes (au Val-Benoit) et surtout, « *l'important préjudice culturel et même commercial porté à la partie centrale de l'agglomération liégeoise, ainsi qu'aux étudiants qui s'en trouveraient trop éloignés* ».

La commission estime qu'il est plus judicieux d'explorer la faisabilité d'une solution par groupements dont elles détaille cinq variantes: deux en cinq groupements, deux en deux groupements et un en un seul groupement.

La première solution en cinq groupes prévoit le schéma suivant: sur le site de la place du XX Août, on maintiendrait l'Administration centrale, les Facultés littéraires et la Bibliothèque. À Bavière, seraient situés l'hôpital et la Faculté de Médecine au complet, c'est-à-dire en comprenant la Pharmacie. Il serait alors nécessaire d'acquérir la caserne Fonck voisine et d'exproprier de nombreuses propriétés aux alentours. Au Val-Benoit, on prévoirait l'agrandissement de l'emprise détenue par l'Université jusqu'à l'avenue des Tilleuls et y serait programmée l'installation des Sciences, des Sciences appliquées et de la Zoologie. Sur ce site, on construirait également une cité pour étudiants et les installations sportives pour la section d'Education physique. On maintiendrait l'Institut d'Astrophysique et l'Observatoire à Cointe. Serait également maintenu le Jardin botanique sur son site, où serait également prévue la reconstruction de l'Institut de Botanique.

La seconde variante (deuxième solution en cinq groupes) dépend en partie de

certain paramètres contenus dans la première ébauche: dans le cas où la caserne Fonck ne pourrait être utilisée, il faudrait prévoir des extensions entre le boulevard de la Constitution et le quai G. Kurth jusqu'à l'abattoir, dont le déplacement vers un autre quartier est prévu. Cette solution, cependant, est qualifiée «d'irréalisable», en raison du nombre d'expropriations à opérer.

La troisième solution (la première en deux groupes) prévoit l'utilisation du terrain de Cointe acheté en 1946, et celui de Bavière, où l'on regrouperait la Faculté de Médecine. Ce projet impliquerait l'abandon total des installations centrales et de celles du Val-Benoit.

La quatrième solution (la seconde en deux groupes) prévoit l'utilisation de la Citadelle et d'une partie de ses abords, ainsi que le maintien du site du Val-Benoit. À Bavière, on ne maintiendrait que la fonction hospitalière (ce qui explique que cette solution soit présentée en deux groupes). On aménagerait les fossés de la Citadelle et ses abords pour y disposer, dans un ensemble «assez compact», l'Administration, les Homes des étudiants, et tous les autres Instituts, dont la Faculté de Médecine. Cette solution, écrivent les commissaires, pourrait d'abord paraître séduisante, mais ne résiste pas à un examen plus approfondi, en raison du manque d'espace, des difficultés de communication et du «sacrifice partiel d'une zone de verdure bien caractérisée de Liège».

La dernière solution (dite en un groupe, car les différents pôles seraient inter-reliés) doit être distinguée de la reconstruction totale, car elle mise sur l'investissement de plusieurs quartiers en se basant sur un noyau universitaire existant: celui de Bavière. Ce schéma a été suggéré par l'association *Le Grand Liège* et il a reçu l'appui du bureau *L'Equerre*, avant que ce dernier ne propose l'option du Sart Tilman. C'est le projet «Bavière-Citadelle».

Sur la base du maintien de la Faculté de Médecine et de l'hôpital universitaire à Bavière, et en appropriant la caserne Fonck (cette condition étant impérative), ce projet prévoit l'extension de l'Université, au-delà de la Meuse, vers le site de la prison Saint-Léonard (dont on sait qu'elle va être démolie<sup>2</sup>) et vers les coteaux de la Citadelle, puis vers le site de l'hôpital des Anglais. L'Université serait reliée aux infrastructures routières en projet, notamment

à une route partant de la gare du Palais et rejoignant le nœud autoroutier en préparation au nord de la ville<sup>3</sup>.

Dans cette hypothèse, tous les bâtiments occupés seraient abandonnés. Cette solution est présentée comme séduisante et audacieuse. Les commissaires n'éluent cependant pas les obstacles qu'elle implique: des expropriations importantes, des travaux de viabilité du site (les coteaux de la Citadelle sont boisés et en forte pente) et un très gros effort financier. C'est le schéma qui se rapproche le plus de la reconstruction totale dont ils ont pourtant démontré l'impossibilité. Mais il présente par rapport à cette dernière l'avantage de permettre une localisation dans la «partie centrale» de l'agglomération et apporterait à la vie artistique et culturelle liégeoise un «*lustre nouveau*». Dans l'hypothèse où cette solution «Bavière-Citadelle» ne pourrait être retenue, la Commission préconise l'adoption du premier schéma dit «en cinq groupes», configuration qui correspond le plus à ce qui existe alors et qui est, disent les auteurs du rapport, «la plus appréciée du corps professoral»<sup>4</sup>.

2. Elle ne sera démolie qu'en 1981-82. lorsqu'une nouvelle prison aura été construite à Lantin, en périphérie liégeoise.

3. Il s'agit de la «route de la Corniche» qui doit relier le plateau nord (le nœud autoroutier de Loncin) au centre de la ville (Place Saint-Lambert) à travers des quartiers anciens: cette route ne sera jamais réalisée.

4. Voir Université de Liège. *Commission des bâtiments universitaires. Rapport*, document dactylographié, s.d. (vers 1950). Il faut noter que dans ses *Mémoires*, Dubuisson ne détaille pas les projets de cette Commission qui sont en contradiction avec la volonté de démontrer l'évidence du transfert de l'Université au Sart Tilman.

LE  
SART TILMAN ET  
LES UNIVERSITÉS  
À L'HEURE DE LA  
« MÉTAPOLISATION »

Qu'est ce qui fait l'originalité du Sart Tilman? C'est, certainement, l'intégration de différentes dimensions et fonctions sur un même « support » spatial: ce lieu est tout à la fois une forêt, un parc, un jardin botanique, un espace architectural d'une grande variété (et pour l'essentiel, de grande qualité), des infrastructures sportives et autres, des bâtiments académiques, un hôpital, un musée en plein air etc. Or, c'est précisément cette dimension multiple qui a été voulue par ses concepteurs. Et, pour contrecarrer toute tentation d'un usage « utilitaire » de cet espace foncièrement original, peut-être faudrait-il œuvrer à la diffusion de ce qui constitue une « culture du Sart Tilman », en renouant par exemple avec la « grande politique » de relations publiques des années 19751.

Quand nous utilisons le mot « culture », nous l'entendons au sens assez « élémentaire » qu'en a donné Ward Goodenough: « *Tout ce qu'il faut savoir pour être membre* »<sup>2</sup>. Il nous semble que dans cette optique, la dimension historique est fondamentale car elle assoit l'intelligibilité d'une entreprise et peut constituer le socle d'une adhésion collective aux normes et aux valeurs qui lui donnent son sens. Elle permettrait aussi de renforcer la vigilance des « membres » (de la communauté universitaire, mais aussi de la collectivité liégeoise) face aux tentatives qui, sous couvert de rentabilisation et en invoquant la rareté budgétaire, pourraient déséquilibrer une réalisation mise en place sous la conduite des fondateurs. Déséquilibrer, car cette œuvre patiente est le résultat d'une synthèse, mais elle contient *aussi* une forte capacité d'évolution. Il ne faudrait pas que la communauté universitaire (et plus généralement la communauté liégeoise) devienne amnésique de sa culture spatiale, dans une région qui fut tant malmenée par le « rêve moderniste », mais qui, avec le Sart Tilman, en possède

une version « humaniste ». Nous partageons l'avis de Claude Strebelle qui, souhaitant que soit maintenu dans le temps « l'esprit du Sart Tilman », en appelait à la nécessité d'une connaissance et d'une compréhension profonde du projet, plus qu'à la mobilisation d'importantes ressources financières.

L'inévitable question de la réussite de l'entreprise ne peut être évoquée qu'en retournant aux intentions d'origine. Celles-ci s'articulaient autour de trois préoccupations majeures: l'harmonisation des ouvrages bâtis avec les zones boisées à préserver au maximum, l'ouverture du domaine au public, l'établissement de liens forts avec le centre de la ville. Il semble clair que l'appréciation quant à l'atteinte de deux premiers objectifs dépend de la « fenêtre d'analyse » choisie. Si la sensibilité « naturaliste » peut regretter le grignotage de la forêt par des « sols artificialisés » sur près de 200 ha, elle doit aussi se réjouir de l'appropriation par une institution publique du dernier grand domaine préservé de la région et de ses retombées: restauration de nombreuses parties forestières dégradées, réalisation d'un grand Jardin botanique, lieu de pratique sportive très fréquenté par les Liégeois. Le troisième objectif poursuivi est plus préoccupant dans son résultat: en l'absence d'un mode de transport public performant, on a assisté à l'envahissement du domaine par les automobiles privées et à son inévitable corollaire, les parkings.

L'avenir du site doit aussi, plus largement, être inscrit dans une réflexion globale sur les rôles et les missions des universités dans nos démocraties de marché. Conçu dans le climat « porteur » des années d'expansion, dans une volonté de décroissements des disciplines, des pratiques et des perspectives, autour du tripode « Savoir-Nature-Culture », le domaine universitaire est parvenu à opérer une synthèse des deux pôles qui définissent les missions « historiques » des universités: culturel et d'excellence. Or, le premier ne risque-t-il pas de s'affaiblir dans le contexte où l'on cherche à redéfinir la place des universités dans le cadre de la mondialisation de la production, de la diffusion et de l'utilisation des connaissances (rapports de l'OCDE, processus de Bologne, négociations sur la libéralisation des services)? Les tendances à l'œuvre ne conduisent-elles pas à privilégier une vision « utilitaire » des institutions universitaires où seraient encouragées la rentabilisation des connaissances, « l'employabilité » des formations,

1. A partir de 1975, l'université développe un politique volontariste de relations publiques, comme traduction d'une ouverture régionale affirmée.

2. GOODENOUGH Ward, *Cultural Anthropology and Linguistics, in Report of the Seventh Annual Round Table Meeting on Linguistics and Language study*, (Paul GARVIN, (ed.), pp. 167-173, Washington D.C., Georgetown University Press, 1957. On pourrait aussi utiliser la définition anthropologique suivante: « Ensemble structuré de schèmes significatifs, en même temps cognitifs, normatifs et expressifs que les acteurs sociaux intériorisent directement, au niveau de leurs pratiques, comme le sens même de celles-ci. », in FREITAG Michel, *Architecture et Société*, p.24.



les figures du chercheur-entrepreneur-expert et de l'étudiant-client\*?

On ne fera pas non plus l'économie d'une réflexion inscrivant le Sart Tilman (comme « quartier » original d'une région urbaine en pleine reconversion) dans les dynamiques urbaines les plus récentes. À la grande cohérence de la « ville fordokaysiano-corbuséenne », succède une configuration beaucoup plus complexe et incertaine, dans le cadre d'une société sur-moderne en voie de dérégulation, à l'individualisme exacerbé, plus ouverte que jamais sur « l'économie-monde », et où les catégories d'analyse, les terminologies sont elles-mêmes changeantes et objets de débats\*. Si les capitalismes marchand puis industriel avaient créé « leurs » villes et leurs « politiques urbaines », la ville du « capitalisme cognitif » apparaît encore incertaine :

3. BACHELET Jean-François, *L'université impossible. Le savoir dans les démocraties de marché*. Bruxelles, Editions Labor, Editions Espaces de Libertés, 2003. Cet auteur (p. 85) construit un jeu d'oppositions entre les missions traditionnelles des universités et celles « du discours dominant »: Justification historique par rapport au passé (université = institution du monde occidental dont la légitimité est fondée par l'histoire et la pérennité à travers le temps) versus justification historique par rapport au futur (université intégrée dans la post-modernité: acteur du changement et fonctionnement organisé autour du projet); justification politique (université = formatrice d'une « élite » destinée à gouverner la cité) versus justification économique (université = lieu de formation de professionnels « employables » et de rentabilisation des connaissances); vocation civilisationnelle (garantie de l'unité du savoir et recherche de la vérité) versus vocation utilitaire (recentrage sur les activités profitables à l'université-entreprise et aux partenaires économiques extérieurs); figure du chercheur/enseignant/savant versus figure du chercheur/entrepreneur/expert et de l'étudiant-client. Voir aussi WINKIN Yves, *La Communication n'est pas une marchandise. Résister à l'agenda de Bologne*. Bruxelles, Editions Labor, Editions Espaces de Libertés, 2003.

4. La complexité des phénomènes donne lieu à une véritable « inflation sémantique », comme reflet d'une extrême diversification des configurations urbaines. Ainsi, dans son entreprise de définition de la « métropolisation », ASCHER évoque les formes suivantes: aires métropolitaines, conurbations, régions urbaines, bassins d'habitat, d'emploi, de vie, de districts, cités-régions, ou encore mégapoles ou « cités globales » (ces derniers en référence au livre de Saskia SASSEN, *The Global City: New York, London, Tokyo*. Princeton New Jersey Princeton University Press, 1991).

d'une part, en raison du caractère rapide et insaisissable des évolutions, d'autre part parce que les structures mentales et matérielles de la ville fordiste sont encore présentes (de même, la ville de l'époque marchande et les représentations qui y étaient attachées, ont continué d'exister à l'époque industrielle).

Une tendance semble toutefois émergente depuis une trentaine d'années: le renforcement des métropoles, et surtout des plus grandes d'entre elles. Branchées sur « l'économie-monde », elles regagnent un terrain qui semblait compromis par les politiques volontaristes d'équilibrage des territoires nationaux. La « société en réseaux » met à mal les anciens schémas d'action qui s'appuyaient sur la force des inerties spatiales et sur la puissance de la régulation publique. Ainsi sont à l'oeuvre: l'explosion des mobilités, l'hétérogénéité des flux, l'individualisme croissant, les sociabilités liées désormais davantage aux affinités qu'aux proximités physiques, l'éclosion d'une société des loisirs, la remise en cause des certitudes technico-scientifiques, la crise de l'intérêt général et des régulations publiques, l'importance croissante de l'économie de l'information et de la communication. Toutes ces évolutions configurent des systèmes urbains de plus en plus complexes, fonctionnant sur la base de logiques et de rationalités multiples, éventuellement contradictoires.

Le type de planification de l'âge d'or du fonctionnalisme (c'est-à-dire d'une société qui organisait ses régulations sous la triple inspiration de Ford, Keynes et Le Corbusier) était linéaire, séquentiel, et mécaniste. D'une planification impérative, on doit passer à une meilleure maîtrise des processus qui doivent se « construire sur base d'une rationalité limitée en univers incertain »<sup>5</sup>, selon le modèle d'un « management heuristique »<sup>6</sup>. Celui-ci est non plus fondé sur des choix particuliers (dits « substantiels »), mais sur des stratégies procédurales, c'est-à-dire qu'il porte sur des manières d'élaborer des problématiques et sur des schémas d'action. Mais, en admettant que ce sont ces approches évolutives et réflexives qu'il

5. ASCHER, François, *Métapolis ou l'avenir des villes*. Paris, Odile Jacob, 1995, p. 212. Pour une analyse critique et actualisée du « classique » de ASCHER, voir BOURDIN, Alain, *Métapolis revisitée*. La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2014.

6. Défini aussi par ASCHER comme « management stratégique ». ASCHER, op.cit. pp. 213-suiv.

faut désormais privilégier, ne risque-t-on pas, alors, de tomber dans l'empirisme, dans les justifications tautologiques, voire dans un arbitraire qui serait soumis à la seule la légitimation des experts?

Sans doute les concepts et méthodes qui s'appliquaient à la ville fordiste doivent-ils être « revisités »: il n'est que de voir la multiplicité des acteurs (tous porteurs de leur logique) impliqués dans les projets au Sart Tilman<sup>7</sup> pour comprendre que les autorités universitaires de plus en plus vont avoir affaire à ces concepts de « management heuristique ». Par exemple, le concept de « quartier » a-t-il encore le même sens, est-il encore le support de sociabilités « chaudes », choisies?

Il en est de même de la croyance déterministe selon laquelle la proximité spatiale est inductrice de pratiques sociales: à l'ère des réseaux (et les universités furent parmi les premières à utiliser Internet, et à construire des réseaux scientifiques de type métropolitain), les inerties spatiales sont-elles encore déterminantes? On a pointé l'absence d'un espace public physique au Sart Tilman (la dalle près du Droit n'en tient nullement lieu). Mais cette absence

empêche-t-elle les sociabilités affinitaires, ou encore l'inscription de centaines de laboratoires dans l'économie scientifique internationale, connectés entre eux tels des archipels de l'espace métropolitain et totalement affranchis des contraintes de la proximité spatiale?

Les appels à privilégier les processus s'étendent aussi au champs architectural<sup>8</sup>: si l'on pose que l'architecture se donne pour objet la figuration sensible d'une société donnée et la représentation qu'elle a d'elle-même, il y a crise ici aussi, puisque les représentations sont brouillées et incertaines, qu'elles sont désormais détachées des « grands récits » ou des transcendances qui les ont « portées » antérieurement en leur garantissant un sens. Le risque n'est-il pas, alors, pour une société en mal de repères, de produire une architecture qui n'aurait plus pour objet que la figuration de son propre fonctionnement? Et, est-ce un hasard si un des bâtiments le plus emblématiques depuis les années '90 au Sart Tilman est précisément celui des amphithéâtres et qu'il célèbre la « nouvelle religion » de la communication?

---

7. En s'en tenant aux seuls acteurs publics, « l'aménagement » au sens large du domaine concerne: l'Université, le CHU, la Wallonie, la SRWT, l'ADEPS, la Ville, la Province (propriétaire du Bois de RENORY), la Ville de SERAIN, la commune d'ESNEUX-TILFF. Y interfèrent les logiques et intérêts des acteurs privés: promoteurs immobiliers, habitants, Comités de quartier, commerçants, résidents, entreprises etc.

---

8. « En se souvenant que le changement de signe ne suffit jamais à changer le sens. En reconstruisant patiemment du lien social pour que la forme architecturale (...) ne soit plus, dans le meilleur des cas, la signature de l'artiste, mais le signe évident de l'identité des collectivités. Le processus devrait primer le résultat », in ARON Jacques, *L'invention de l'architecture*, Bruxelles, CFC Editions, 1998, p. 106.

# DIX

## RÉFÉRENCES INCONTOURNABLES POUR COMPRENDRE L'HISTOIRE URBAINE DES UNIVERSITÉS

### — ET EN PARTICULIER CELLE DE L'ULG —

#### **1963: Un diagnostic**

1963-1966: L'université mobilise ses propres services scientifiques pour connaître l'état réel de « son » domaine d'intervention, le massif forestier, car elle tient à poser des gestes justes, entre autres pour répondre à la crainte de voir une dégradation du cadre naturel du fait de « l'urbanisation » du site. Ce travail collectif aboutit à la publication de trois volumes de belle tenue et d'une grande rigueur scientifique. Le troisième est le plus éclairant sur la méthodologie suivie par l'équipe Strebelle pour déterminer les choix d'implantation de la nouvelle université.

Université de Liège, *Cahiers du Sart Tilman*, Liège, Desoer, tome 1, 1963, tome 2, 1964, tome 3, 1966.

#### **1977: Les mémoires du recteur-bâtitseur**

À époque exceptionnelle, personnage d'envergure. Arrivé au rectorat en 1953, Marcel Dubuisson va, pendant 18 ans, déployer une opiniâtre énergie pour mener à bien « son » œuvre: l'érection d'une nouvelle université. Ouvrage incontournable, évidemment, pour suivre le cheminement du dossier, ses implications « maison », les relations avec le monde politique, mais à manier parfois avec prudence, car tout le récit est construit sur l'idée que la solution Sart Tilman était inéluctable. Signalons aussi que Marcel Dubuisson ne maniait pas la langue de bois! On lira aussi avec intérêt la postface de Jean Delchevallerie.

DUBUISSON, Marcel, *Mémoires*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1977.

#### **1992: Le 175<sup>e</sup> anniversaire**

Après les Liber mémorialis de 1867 (Cinquantenaire) et 1967 (Cent Cinquantenaire)

celui de 1992 (Cent septante cinquième anniversaire) déroge au format usuellement adopté dans ce genre d'exercice: ici, ce sont les approches thématiques trans-facultaires qui sont privilégiées: évolution du cadre juridique et légal, évolution de l'université dans la ville et au Sart Tilman, etc.

*Liber Memorialis 1967-1992*. Ouvrage publié par les soins de PAUL GERIN, Professeur à la Faculté de philosophie et lettres, Liège, 1993.

#### **1996: Le Sart Tilman et ses différents « imaginaires nourriciers »**

Les trois auteurs nous conduisent vers des clés de lecture originales pour identifier les « matrices génératrices » ayant inspiré les concepteurs du Sart Tilman et ouvrir des perspectives inédites: les récits utopiques (en particulier celui de Thomas More), les expériences africaines de l'ULG (le village coutumier du Mangombo), les campus américains.

WINKIN, Yves, DE SMET, Fabienne, DURANT, Pascal, *De L'utopie au non-lieu. Genèse d'un campus: le « Domaine universitaire du Sart Tilman »*, in *Espaces et Sociétés*, n° 80-81, Paris, L'Harmattan, 1996, pp. 161-185.

#### **2000: Le point de vue des « environnementalistes »**

Le Sart Tilman est avant tout un domaine boisé assez exceptionnel aux portes d'une grande agglomération. L'auteur, actif au Conseil Scientifique des Sites du Sart Tilman, retrace l'histoire -qui n'a pas toujours été harmonieuse- des combats pour la préservation des qualités naturelles et paysagères du site.

JEUNIAUX, Charles, *Histoire d'un Patrimoine Naturel Liégeois. Le Sart Tilman*, Région wallonne, D.G.R.N.E., Travaux, n° 22, Namur, 2000.

### **2000: Les différentes phases de l'architecture du Sart Tilman**

Du fait de sa durée plus importante que prévu (initialement, il devait durer dix ans), le chantier du Sart Tilman a permis que s'expriment différentes sensibilités architecturales. Ce mémoire identifie ces phases de manière argumentée et documentée, et les situe judicieusement dans leur contexte.

MICHA, Edith, *Evolution de l'architecture du domaine universitaire du Sart Tilman*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de licenciée en Histoire de l'art, archéologie et musicologie, Université de Liège, Année académique 1999-2000.

### **2005: Une thèse de doctorat**

Un long chapitre sur le XIX<sup>e</sup> siècle et en particulier sur la phase des années 1880, l'organisation du transfert vers le Sart Tilman contée par le menu, un essai de mise en perspective de cette histoire singulière.

FRANKIGNOLLE, Pierre, *L'Université de Liège dans sa ville (1817-1989): une étude d'histoire urbaine*, Thèse de Doctorat en Philosophie et Lettres, Histoire, Université Libre de Bruxelles, année académique 2004-2005.

### **2005: Un regard pluridisciplinaire**

La livraison n° 54-55 des Cahiers de l'Urbanisme offre une pluralité de regards et d'analyses sur «l'objet» Sart Tilman: historiens, historiens de l'art, urbanistes, architectes, géographes, biologistes: voici une sorte d'état de la question qui offre un panorama assez complet des problématiques que soulève le domaine universitaire, en interne et dans ses relations avec sa région.

*Les Cahiers de l'Urbanisme*, n° 54-55, juin 2005,

### **2014: Projets urbains et projets universitaires**

Le n° 159 de la célèbre revue fondée par Henri Lefebvre et Anatole Kopp est consacré au thème du retour de l'université dans la ville. Les contributions s'attachent à examiner des exemples (français essentiellement: Montpellier, Seine-Saint-Denis,

Paris, Ile de France) d'«expériences» de réintroductions de fonctions universitaires dans les villes. Notons en particulier l'article de Alexandre Brun et Stéphane Coursière qui montre l'articulation (nécessaire et souhaitable) entre le projet urbain «global» porté par les autorités publiques et celui des autorités universitaires, et ceci à l'échelle métropolitaine («Faire converger projet métropolitain et stratégies universitaires: l'autre grand chantier de Montpellier?,») »

Le numéro est dirigé par Alain Bourdin et Elisabeth Campagnac. *Espaces et Sociétés*, 159, n° 4, 2014. ISSN 0014-0481

### **2014: Un regard pluriel**

Ainsi que l'indique son sous-titre, cette livraison (470 pages) de la revue publiée par les Presses Universitaires de Perpignan brasse large dans les champs des disciplines pour approcher la thématique des campus universitaires. Au plan disciplinaire, mais aussi géographique: après un bonne douzaines de contributions consacrées aux exemples français, pas moins d'une quinzaine d'articles font voyager le lecteur de Valence (Pascual Patuel Chust) à Nagoya (Junne Kikata) en passant par Moscou (Tatiana Kiselava) ou Liège (Pierre Frankignolle), et où se déclinent une grande variété d'«expériences» et d'approches, mais où, cependant, une préoccupation est constante: celle qui concerne l'adaptabilité aux usages et besoins actuels de structures construites au moment des «Trente Glorieuses», ainsi que les questionnements sur l'héritage patrimonial de cette période ( par exemple un texte de France Vanlaethem s'intéresse à la réhabilitation du campus principal de L'illinois Institute of Technology de Mies van der Rohe). Un texte de Séverine Carrause clôt ce voyage («Les campus universitaires: des espaces à vivre») L'ouvrage est très abondamment illustré et les bibliographies qui accompagnent les textes permettent, selon la formule consacrée, d'aller plus loin.

Catherine Compain-Cajarc (direction) «*Les campus universitaires 1945-1975. Architecture et Urbanisme. Histoire et Sociologie. Etat des lieux et perspectives*», Perpignan, Les Presses Universitaires de Perpignan, 2014. Préface de Gérard Monnier. Postface de Esteban Castaner Munoz. ISBN 978-2-35412-232-4. ISSN 2261-2564, Collection Histoire de l'art, 2014